

Liberté

TREIZIÈME ANNÉE. N° 164

1^{er} JANVIER 1970

Téléphone : BOLivar 41-44

Compte courant postal Paris 14.910-68
(LECOIN, 20, rue Alibert, Paris-10^e)

ABONNEMENTS : 1 AN : 12 F

Pour six mois : 7 F

Extérieur : 13 F et 7,50 F

SOCIAL, PACIFISTE, LIBERTAIRE, PARAISSANT TOUS LES MOIS * 1 franc

Ils ont peur de l'opinion publique qu'ils rassurent mensongèrement

Ils ont peur et involontairement ils nous donnent raison, légitimant ainsi notre actuelle action pour un réel désarmement.

Leurs responsabilités étant terriblement graves, ils ont peur et il leur paraît prudent de « s'assagir » en faisant semblant de reculer dans l'accomplissement de leur infâme besogne — lourde d'atroces conséquences.

Mais ne croyons pas à des regrets de leur part, chez eux les bons sentiments sont une denrée superficielle, ces gens-là n'ont pas de conscience, ils sont sans scrupule, ils ressemblent tout à fait à ceux qui crient au voleur pour détourner d'eux les soupçons. Et alors qu'ils ont armé outrancièrement leur pays, les voici qui s'affublent du masque de doux agneaux.

Ah ! méfions-nous d'eux plus que jamais, plus que d'habitude encore, leur actuel simulacre dissimulant mal la noirceur de leurs profonds et infâmes desseins.

EUX, qui ca ?

CEUX qui, à Helsinki, parlent de la limitation des engins nucléaires, au moment où leurs ignobles entrepôts sont bourrés de bombes atomiques qu'ils n'envisagent pas, loin de là, de détruire à titre de véritable exemple.

CEUX de l'O.T.A.N. et CEUX du Pacte de Varsovie rivalisant constamment d'ardeur militaire et guerrière, qui se font présente-

ment des grâces afin de mieux s'abuser l'un l'autre.

EUX, les représentants de toutes ces nations de proie, au moins par leurs dirigeants politiques, technocrates, économiques, industriels et financiers qui avouèrent récemment qu'ils possédaient en conserve la peste et le choléra pour être, à la prochaine occasion, répandus abondamment par avions sur les agglomérations très peuplées.

Nous nous en doutions, nous n'en étions malgré tout pas certains.

Et la nouvelle officielle de cette scélérateuse vient de tomber sur le monde entier sans qu'un long frémissement d'horreur parcoure celui-ci.

Serait-on blasé à ce point ?

Est-ce dans une telle ambiance, dans un pareil climat, que notre Comité pour l'extinction des guerres va développer son action ?

Ce serait infiniment triste, mais il n'y aurait pas là de quoi se décourager, au contraire !

Alors que de grands médecins, de fameux cancérologues, s'effor-

cent de venir à bout de cet immonde chancre qu'est le cancer, les gouvernants mettent de côté de la semence de choléra pour en saupoudrer les villes abondamment habitées.

Cela nous apparaissait inimaginable !

C'est le responsable de la plus puissante nation de notre planète, Monsieur Nixon, qui vient de le reconnaître publiquement.

La peste et le choléra déversés en douceur sur les berceaux des enfants, n'est-ce pas plus effroyable et plus abominable que la bombe atomique — beaucoup plus lâche !

Ils sont trop nombreux les détenteurs de ces « armes » de mort sinon nous demanderions, pour nous préserver de la guerre, que l'ordre des choses soit tout de suite renversé et qu'un grand procès, dit de Nuremberg, ait lieu avant que les assassins en puissance aient pu agir plus profondément.

Mais il en faudrait des potences !

Peut-être est-il plus simple, plus sage et plus humain de persévérer avec force dans notre entreprise : amener la France à servir de modèle en désarmant la première.

Ce sera, d'ailleurs, moins malaisé à réaliser et ce sera, au surplus, plus conforme à notre morale et à nos sentiments de pacifiques.

Louis LECOIN

Même Monsieur Debré

Aussi surprenant que cela soit, le chef du Pentagone français se range — oh ! un court instant — à nos côtés.

Donc, l'autre jour, M. Debré, Ministre des armées, présidant à l'inauguration de la mise à l'eau d'un nouveau sous-marin agencé « utilement » pour porter un peu partout la mort, osa entonner un chant de paix. Il déclara, en effet, que la France officielle voulait la paix à tout prix et qu'elle n'hésiterait pas s'il le fallait à détruire tous ses stocks d'armements, mais... car il y avait un MAIS, M. Debré demanda que les autres pays commencent, la France suivrait.

Présentement, tous les chefs des nations en sont là ! Chacun des gouvernements, pris séparément, est l'inoffensif agneau, ce sont les autres qui sont les loups !

Les propos de Michel Debré tombent toutefois à point pour appuyer notre entreprise nationale et internationale de salubrité.

Si nous en croyions nos maîtres, la France aurait toutes les qualités, toutes les vertus ; nous on veut bien ! Mais qu'elle le démontre véritablement en se hâtant dans la direction de la paix — par le seul chemin valable : celui que nous lui indiquons.

La France, une très vieille nation, ne doit pas suivre, elle doit précéder. Elle doit désarmer la première pour que toutes les autres nations l'imitent très vite. Et elles l'imiteraient, M. Debré le sait bien. Mais M. Dassault et toutes les firmes criminelles pareilles à la sienne s'y opposent plus ou moins publiquement et surtout dans l'ombre épaisse où se prépare leur sale enrichissement.

au hasard du Chemin

On liquide !

Une nouvelle page vient d'être tournée dans l'affaire Ben Barka, mais qui reste, pour autant, avec bien des feuillets à tourner encore.

Paris et Rabat viennent en effet d'échanger des ambassadeurs, alors qu'ils ne communiquaient plus depuis quatre ans que par des agents de rang subalterne, dits chargés d'affaires.

Pure question de mots au reste, le *business as usual* n'ayant pas cessé de s'exercer dans les deux sens !

Le général en son temps s'était buté, et fâché qu'on l'eût pris « pour une bille », ainsi qu'il disait, avait exigé une rupture, au moins symbolique, tant qu'Hassan II ne voudrait pas se défaire d'Oufkir, l'affreux machinateur de l'enlèvement de Ben Barka !

Mais Pompidou n'a que faire d'aussi ridicules considérations d'amour-propre et il a jugé que l'heure avait sonné de mettre un terme au faux-semblant !

Pragmatisme auvergnat !

Du nouveau et du sensationnel

Cette affaire Ben Barka, qui avait paru un instant d'une conséquence à emporter le régime, est déjà bien recouverte par le sable de l'oubli. On n'a pas vu, en effet, depuis avril 1967, que le Comité constitué pour tenter de faire la lumière sur la disparition du leader marocain se soit manifesté. Pourtant il apparaît douteux que des hommes comme Charles-André Julien, Robert Verdier, Robert Barrat, Daniel Guérin, Alain Savary, Claude Bourdet aient renoncé.

Ils nous doivent d'ailleurs quelque nouveau Cahier — deux furent déjà publiés — pour éclaircir une thèse répandue actuellement et qui irait — si elle était fondée — à rien de moins qu'à ruiner tout ce que l'on croyait déjà acquis sur le rapt du 29 octobre 1965.

Aux termes de ladite thèse, Ben Barka était déjà décédé quand la 404 du policier Souchon avait atteint la villa du gangster Boucheseiche, à Fontenay-le-Vicomte, destination convenue des ravisseurs !

Thèse qui, si elle était reçue — mais est-elle recevable ? — laisserait croire à un concert encore jamais vu dans le faux témoignage.

A un concert humainement impossible tant il y faudrait d'unité dans le mensonge, condition toujours difficile à réaliser même chez les plus roués et les plus doués.

Un peu beaucoup de monde !

Voyons donc ce qui se serait passé selon la nouvelle vérité « vraie » qui se diffuserait actuellement dans les milieux « bien informés », qu'on dira officieux ou officiels, selon qu'on voudra.

Embarqué à l'arrière dans la voiture de police pilotée par Souchon, que flanquait

DU "NOUVEAU" ? DANS L'AFFAIRE BEN BARKA

Lopez sur le siège avant, et encadré lui-même par l'inspecteur Voitot et le gangster Le Ny, Ben Barka, s'avisant soudain que l'entreprise était plutôt suspecte, se serait débattu, voulant amener sur le passage. Gesticulation à laquelle l'herculéen Le Ny avait mis bon ordre en étreignant brutalement l'infortuné Mehdi, entraînant la mort de celui-ci par la rupture d'une vertèbre cervicale de prothèse, legs d'une intervention chirurgicale due à un précédent attentat.

On serait donc arrivés à Fontenay-le-Vicomte, n'ayant plus qu'un cadavre comme otage, ou comme « colis », ainsi que se serait exprimé élégamment Lopez dans l'après-midi en appelant Oufkir au Maroc, soit cinq ou six heures après le décès, qu'on nous présente comme certain aujourd'hui !

C'est déjà bien du temps de perdu et bien des gens — trop de gens — au courant de l'affaire !

Souchon, Lopez, Voitot, Le Ny, Boucheseiche, qui attendait sur le perron de son ermitage, sans préjudice de Dubail et Palisse, les autres gangsters prévus en renfort et qui, a-t-il été démontré, suivaient dans une seconde voiture !

Sept personnes au total et qui doivent déjà se demander anxieusement comment elles vont se dépêtrer du corps et de l'affaire !

L'attentat de novembre 1962

Le détail le moins contestable de la nouvelle version produite reste dans la possibilité d'un accident de la nature de celui qui est décrit, en suite d'éventuelles violences exercées par le truand Le Ny.

Indubitablement, Ben Barka devait être vulnérable au point de vue vertébral.

Son frère Abdelkader Ben Barka abonde en détails à cet égard dans le livre qu'il a publié chez Robert Laffont en 1966 et intitulé *El Mehdi Ben Barka, mon frère*.

Ce serait même à ses soins vigilants que le leader de l'U.N.F.P. aurait dû de rattraper de l'aventure, le premier médecin marocain commis paraissant plutôt en disposition d'achever le blessé que de le guérir.

L'attentat avait eu lieu entre Rabat et Casablanca, une voiture de la police — déjà ! — s'ingéniant à faire verser celle de Ben Barka dans un ravin, dont il apparaissait exclu qu'il pût se sortir vivant.

Il arrivait quand même que par une manœuvre audacieuse il s'en tirait au moindre mal.

Moindre mal qui le laissait tout de même entamé assez douloureusement dans son intégrité physique.

Mais laissons la parole à son frère, témoin authentique.

Le récit d'Abdelkader

« ... lorsque je le rejoignis, il était lui-même dans un état grave. Aussitôt après m'avoir téléphoné, il avait éprouvé une violente douleur à la nuque et s'était évanoui à son tour, et le médecin de la clinique dans laquelle on l'avait rapidement transporté, devait en effet diagnostiquer une fracture de vertèbre. C'était le meilleur établissement médical de la ville mais, en même temps, il ne nous inspirait qu'une confiance limitée, son propriétaire entretenant des relations très étroites avec le Palais. Quatre camarades du parti se relayèrent donc pour monter la garde, nuit et jour, devant la chambre où mon frère demeurait allongé, avec des poids aux pieds et à la tête, pour remettre les vertèbres en place. De plus, on lui avait emprisonné la tête et le cou dans un énorme plâtre, qui paraissait quelque peu rudimentaire et ressemblait plutôt à un coffrage. Je n'avais pas l'intention de me substituer au médecin, ni de mettre en doute ses capacités et son honnêteté, mais je ne parvenais pas à avoir confiance, et je préférai en fin de compte embarquer Mehdi dans un avion pour Cologne, où le spécialiste auquel je le confiai jeta de hauts cris en voyant l'amas de plâtre qu'on lui avait mis sur la tête. Il refit tout cela, de façon plus légère, puis remplaça le plâtre, après un mois de lit, par une sorte de collier en plexiglas qui permit à mon frère de rentrer au Maroc et de reprendre sans trop de gêne ses activités. »

Après le vraisemblable, l'hypothétique...

Que Mehdi Ben Barka molesté en cours de route par Le Ny ou tel autre ait pu succomber restera vraisemblable, c'est pour la suite que la version nouvelle des faits survenus le 29 octobre 1965 ne satisfait plus l'esprit.

Pourquoi, en effet, tant de temps perdu, si dès 12 h 30, dans la journée du rapt, il ne fait pas doute que l'ennemi d'Oufkir est mort et comment expliquer toutes les allées et venues du samedi 30 et du dimanche 31, à propos desquelles les acteurs directs ou complices indirects du drame, les

Souchon, les Voitot, les Lopez, les Leroy-Finville ont tant varié.

Certes la plupart mentent, travestissent, déguisent mais à partir d'un certain nombre de faits prouvés, coups de téléphone, visites, comptes rendus, etc.

Et Figon, dans tout cela ?

Et que deviendrait dans le nouvel échafaudage les faits rapportés par Figon, et qui permirent peut-être de déchirer le voile ?

Oui, que devrait-il rester de ses affirmations sur Ben Barka endormi au phénergan par un des lieutenants de Boucheseiche ; sur les coups de poignard qu'aurait donnés Oufkir à son ennemi personnel ; sur Ben Barka, enchaîné dans la cave de Lopez, à Ormoy, à la tuyauterie du chauffage central ?

Toutes opérations qu'on n'a pas accoutumé, suppose-t-on, de pratiquer sur un mort.

C'est entendu, Figon moulaît plus de son que de farine, mais il n'a quand même pas fabulé à 100 %.

Le grave encore, c'est que son témoignage rejetable et rejeté, si la nouvelle version de la mort de Ben Barka prévalait, que demeurerait de toutes ses assertions qui regardent les faits antérieurs à l'enlèvement proprement dit ?

Car s'il avait inventé pour l'épisode ultime, pourquoi n'aurait-il pas brodé pareillement pour l'entrée en matière et le corps du récit ?

Là encore, trop de tiers qui ne sont pas partie dans l'affaire peuvent témoigner que tout n'était pas contourné dans la brocante feuilletonnesque dont Figon éblouissait les « caves » (selon son dire) et les crédules.

La mouture était copieuse mais toujours à compter d'un petit sac de faits vrais !

Le temps passe

Lors du récent procès que Foccart a fait au *Canard enchaîné*, on a appris que l'honnête Souchon, affreusement dévoyé par son indicateur Lopez, qui l'aurait « mouillé » dans l'affaire Ben Barka, quasiment à son corps défendant, vient de recouvrer la liberté.

Ses camarades de la Mondaine dont il était naguère l'orgueil, auraient même célébré l'événement par une petite fiesta intime. L'Administration, pleine de mansuétude, malgré le déshonneur prétendu dont l'avait couverte ledit Souchon, ferait aussi tout son possible pour qu'il ne pâtisse pas trop côté arrérages et « points » de retraite.

Que voilà une saine compréhension des choses, et combien le célèbre Papon apparaîtrait ineffable qui lors d'une audience du premier procès Ben Barka attestait le ciel que Souchon et Voitot avaient donné un coup de poignard à l'honneur de la police.

Un coup de poignard apparemment moins efficace que ceux qu'Oufkir restera supposé avoir portés au malheureux Ben Barka !

La souscription de ce mois atteint 175.000 anciens francs, ce dont nous remercions bien vivement les amis qui y ont participé.

Robert Albrecht, 20 francs ; Roger Voileau, 26 ; Henri Debusschère, 12 ; Blanche Vazon, 15 ; Anne-Marie Malfugeon, 8 ; Jeannette et Louis Chêneau, 20 ; Marie-Thérèse Chalons, 8 ; André Vanhuyse, 10 ; Marcel Voisin, 10 ; Anonyme, 5 ; Suzanne Rette, 5 ; Jean Bourdeau, 3 ; Gilbert Fort, 8 ; Marcel Deleuze, 38 ; Kléber Duval, 8 ; Henri Goldschild, 12 ; Edouard Pflieger, 3 ; Marcel Foutieau, 38 ; Hélène Roche, 8 ; Jean Bonnain, 20 ; Mme Adolphe Maloberti, 20 ; Fédit-Dugne, 400 ; Jacques Bonnefond, 3 ;

POUR NOTRE ACTION

Jacques Quastana, 3 ; Pierre Palix, 6 ; Antoine Borie, 38 ; Rémi Bouisseau, 3 ; Louis Gabaude, 8 ; Jean-Claude Tonnelier, 8 ; Hélène Sadik, 10 ; Lionel Bertin, 3 ; André Barthole, 3 ; Elle Balandreau, 3 ; Georges Rodriguès, 50 ; Pierre Bouvier, 10 ; Lucien Charbonneau, 13 ; Raoul Sigolet, 3 ; Eugène Lecerf, 38 ; Marie-Louise Thivolet, 3 ; Camille Philippon, 10 ; François Le Huèrou, 225 ; Bernard Bachem, 10 ; Anonyme, 10 ; Lionel Labonne, 8 ; Robert Brirot, 50 ; Bernard May, 18 ; E. Pani, 8 ; Jules Aberlin,

3 ; Jean-Pierre Brunel, 8 ; Anonyme, 10 ; Nicole Le Bail, 20 ; Séverin Férandel, 100 ; André et Germaine Nicaise, 8 ; Robert Maugey, 40 ; Auguste Lelann, 6 ; X et Y, 10 ; Gilbert, 5 ; Félix Boudon, 10 ; Louis Jendrau, 50 ; Jean Palix, 8 ; André Boutonnet, 10 ; Hermann Hesselod, 8 ; André Virot, 25 ; Adolphe Chevraux, 10 ; André L'Heureux, 6 ; Anonyme, 10 ; Louis Valloire, 10 ; Léon et Pierre, d'Issy-les-Moulineaux, 20 ; Auguste Aubert, 8 ; Michel Caze, 8 ; Lionel Labonne, 30 ; Michel Frémont, 8 ; Georges Lantuéjoul, 5 ; Jean Guignard, 8 ; Noël Biolley, 6 ; Yvonne Antoine, 20 ; Monique Collombet, 8 ; Raymond Berthet, 20 ; Lucien Collin, 10.

INTERVIEW

D'UN HOMME DE BIEN

EDMOND KAISER

NOTRE existence est faite de découvertes et de rencontres.

La vie. Celle de chaque jour qui, brindille après brindille, fagote notre bagage d'homme. Le cheminement, pour certains, à travers l'œuvre de ceux qu'ils nommeront leurs maîtres à penser. Pour moi, plus précieux que ces maîtres qui, trop souvent, tiennent tout entiers dans leurs livres où sommeille ce qu'il y avait en eux de meilleur et de pire, il y a les maîtres à vivre. Ceux que l'on juge à travers leurs actes : les Gandhi, les Martin Luther King, ceux qui n'ont jamais écrit pour imposer une morale, mais ne cessent d'agir, de payer de leur personne et d'œuvrer avec leur cœur et leurs mains pour que le monde triomphe de la haine et de la sottise, pour donner à l'homme une chance d'émerger de la boue.

À côté de ces maîtres-là, ce n'est point parce que l'on a moins de talent qu'eux que l'on se sent petit, mais parce qu'ils ont moins d'orgueil que nous qui nous croyons modestes ; parce qu'ils ont un cœur plus grand et mieux ouvert, parce qu'ils ont la force naturelle ou acquise de regarder en face les plus horribles plaies de l'humanité. Et c'est aussi parce qu'ils savent, avec humilité et sans fausse honte, toucher ces plaies sans jamais chercher à se dissimuler qu'ils en sont responsables.

Et c'est peut-être parce qu'ils ont échappé à l'hypocrisie, qu'ils ont su se hisser si haut sans que les effleure jamais le désir avilissant de mépriser leurs contemporains aveugles.

Depuis l'enfance, ma vie a été marquée par la rencontre d'hommes exceptionnels et souvent obscurs qui demeurent en moi, constituant le cortège de ce que Romain Rolland nommait des compagnons de route. Compagnons éternels, ils entrent un à un, et le jour de leur découverte plaque une tache claire sur la grisaille du quotidien. Vers ces lampes de la vie, je me tourne souvent comme nous revenons par la pensée sur les lieux où le temps semble s'être arrêté quelques heures pour nous permettre de mieux regarder en nous.

C'est à ce titre qu'un certain dimanche de janvier 1969 demeurera dans ma mémoire. Un dimanche tout habillé de grisaille, avec le brun de la terre grasse perçant çà et là des restes de neige, comme une lèpre rongant l'hiver.

Lausanne, le lac sous le brouillard ; et, dans cette saison morte, dans ce froid du crépuscule accroupi au fond de la vallée, le regard d'Edmond Kaiser : l'homme qui sauve les enfants.

Car il y a en cet homme un regard, avant tout. Avant les mots, avant les gestes. Un regard qui vous empoigne, qui vous tient, qui vous dit : « Tu es là. Tu m'écouteras. Tu DOIS savoir. » Ce n'est ni un ordre ni une prière, c'est une force toute pure. C'est l'eau qui sort du rocher et qui accroche des éclats de ciel pour vous les jeter au visage. Peu importe la couleur de cette eau ; elle est claire ; elle est limpide. Dès qu'elle a commencé de couler, le pèlerin sait qu'il verra la boire.

Edmond Kaiser parle. Voix grave, qui s'enfle parfois toute gonflée d'une colère qui ne crève pas en orage. La colère qui éclate, c'est de la force gaspillée. Il le sait. Il a autre chose à faire de l'énergie qui est en lui.

Bureau mansardé. Sobre, Pauvre même avec seulement l'essentiel de ce qu'exige une activité considérable.

C'est dimanche. Kaiser est seul. Il prépare pour cette nuit un nou-

veau départ vers cette terre africaine où le soleil et les pluies hâtent la putréfaction des cadavres d'enfants.

Dans quelques heures, il gagnera à pied la gare où il s'embarquera pour Paris. De là, il s'envolera vers le Biafra. Pourquoi le train ? C'est si rapide et si reposant cet avion qui vous emporte en 55 minutes des rives du Léman au terrain d'Orly ! Pour Kaiser, un centime est un centime. Prodigue de sa santé, offrant tout ce qu'un homme épuisé peut encore donner, il est avare de cet argent qui demeure toujours le maître du monde et dont il sait que sans lui rien ne peut être entrepris pour sauver de la mort ces innocents qui sont tous ses enfants.

De ces gosses-là, il n'a à me montrer que des photographies. Des centaines de plaies, de moignons, de blessures, de boursoufflures qui furent des visages, des mains, des ventres, des yeux d'enfants.

Couchés par le napalm, par les bombes à billes, par le typhus, par la lèpre, par la faim, par la haine, par l'indifférence sur un coin de terre où ils ne demandaient qu'à vivre, ils ont laissé couler de leurs yeux aux paupières arrachées leurs dernières larmes mêlées au sang et au pus de leurs plaies avant que la mort ne vienne les saisir. Les vautours ont parfois hâté leur agonie. Les chiens aussi et les insectes, ces fossoyeurs précoces. Certains sont morts en continuant de têter le sein vide d'une maman morte avant eux.

Car c'est ça, la civilisation. C'est un monde où pas une heure ne coule sans qu'on assassine un enfant.

Qui ça : on ? C'est là qu'une réponse est dure à lancer. Le paquet de coton dans la gorge, nous le sentons qui devient brûlant, épais, qui se serre pour empêcher les mots de passer. Des mots qui font plus mal que des coups de trique.

On, c'est nous. Vous et moi. Nous, autant que le pilote qui lâche la bombe au napalm. Nous, autant que celui qui tient le couteau ou la mitrailleuse. Nous, puisque nous admettons, puisque nous payons pour que cela soit.

Après une émission de télévision diffusée à l'heure du repas et consacrée à l'œuvre de Kaiser, des téléspectateurs que la décence m'interdit de qualifier ici, n'ont-ils pas écrit pour protester ? Pour dire que ces photos d'enfants estropiés les empêchaient de digérer ?

Ces photos-là, elles m'ont empêché de dormir. Non seulement parce qu'elles sont horribles, mais surtout parce que cette horreur pesait sur moi comme un remords.

« Terre des Hommes ». C'est ainsi qu'Edmond Kaiser a baptisé ce mouvement qu'il a créé en 1961 et dont le seul but est de sauver de la mort tous les enfants qui souffrent.

Terre des Hommes. Lorsqu'il prononce ces mots, son regard est vraiment l'étincelle qui voudrait foutre le feu à la conscience universelle. Son regard flambe de cette lumière dont il souhaite que la clarté empêche de dormir tous les êtres humains tant qu'un seul enfant continuera de souffrir.

Terre des Hommes. Lorsque Kaiser prononce ces mots, sa main s'ouvre en corolle comme s'il voulait l'emplir de cette terre. Puis,

lentement, ses doigts se ferment. Il serre cette matière. Il la pétrit avec amour. Il voudrait lui communiquer sa propre force, sa propre chaleur, sa propre pureté afin que cette motte devienne graine et qu'elle germe pour donner un froment plus fort et plus tenace que la ronce.

Il voudrait être l'arbre qui prend, certes, sa sève dans la terre, mais aussi la nourrit par l'apport d'un très riche humus. Peu importe que l'arbre crève un jour, si la terre en sort enfin purifiée.

Kaiser, c'est cela. C'est le don total de soi. C'est l'offrande à un idéal quel qu'il soit pourvu qu'il se nomme idéal de Justice.

En 1941, Edmond Kaiser avait 27 ans. Il était visiteur médical. Il avait un fils de deux ans et, comme des millions de pères, il menait son petit travail d'homme pour nourrir son enfant. Fait divers peut-être courant mais atroce : l'enfant tombe dans une lessiveuse et meurt. Nous avons tous lu cela cent fois dans la presse. Pour Edmond Kaiser, cette journée de 1941 est un départ. Non pas le départ de l'enfant qui continue de vivre en lui, mais le sien. Son premier pas sur cette route jalonnée d'agonisants à sauver.

Car il a arraché 2.000 fois son enfant à la mort.

Son petit, le sien, celui qui était chaud de son propre sang a rejoint les millions d'innocents, victimes de la guerre, des épidémies ou cataclysmes de toutes sortes, et pourtant, chaque fois que ses mains d'homme empoignent un corps couvert de plaies abandonné au bord d'une route, c'est son propre enfant que Kaiser serre dans ses bras.

— Je n'ai pas de doctrine, dit-il. Je ne fais pas œuvre de charité, mais seulement œuvre de justice. Quand un oiseau malade est par terre, on le ramasse, c'est tout. Il faut se répéter sans cesse qu'un million d'enfants, ça n'existe pas. C'est un enfant multiplié par un million...

Il s'arrête de parler un instant. Son regard semble chercher quelque chose, très loin, peut-être bien en ce jour de 1941 où son fils a disparu sans le quitter, peut-être bien en ces contrées d'orage où il l'a retrouvé 2.000 fois au creux des fossés où se cache la mort. Puis, plus vif encore, l'éclat de son œil retrouve l'instant qui nous réunit. Lentement, pesant ses mots, il dit :

— Quand on a vu sur place ce que je viens de vous montrer avec ces pauvres photos, on n'a plus que le choix entre le suicide ou tenter de tout faire.

Tout faire, c'est sauver de la mort tous les enfants qu'elle menace chaque jour. C'est pour réaliser cela, c'est parce qu'il connaît la limite de ses forces qu'Edmond Kaiser a fondé *Terre des Hommes*.

Une charte de quelques phrases et qui commence ainsi :

« Tant qu'un enfant sera exposé sans secours à sa faim, son mal, son abandon, sa misère ou sa peine, où qu'il soit, le mouvement « Terre des Hommes », créé à cette fin, se vouera à son sauvetage immédiat et aussi total que possible. »

Des mots tout simples et qui disent bien ce que veut faire entendre Kaiser, ce que veut réaliser son équipe.

Car il y a aujourd'hui une équipe. Une famille cristallisée autour de lui. Volontaires qui vont, tout

comme lui et parfois en compagnie de pilotes payés par des trafiquants d'armes, moissonner ces vies menacées sur les terres brûlées pour les ramener où la paix et les bonnes volontés pourraient les sauver.

— Tous les moyens sont bons, déclare Kaiser. Même les harcèlements auprès des gouvernements et des hommes de mauvaise volonté. De manière générale, les puissances payées et élues pour administrer la souffrance des malheureux de leur pays, auraient plutôt tendance à s'opposer au sauvetage qu'à y contribuer. Pour des raisons de prestige, des tabous de tous ordres. Et aussi parce que la sympathie mondiale qu'ils s'attirent par la souffrance de leurs peuples leur est précieuse. En revanche, les peuples sont ouverts au sauvetage. Le public veut nous aider. Et quand on parle de notre famille, il ne faut pas oublier les anonymes. Les donateurs qui vont de cette vieille femme pauvre qui nous adresse chaque mois quelques francs prélevés sur sa retraite des vieux, jusqu'à cette personnalité qui nous adressait 60 millions d'anciens francs avec ce simple mot : « Ce n'est pas à ses propres frais qu'on est riche. C'est aux frais du prochain. » Et puis, il y a les familles qui accueillent les enfants. Il y a les médecins, tel le Professeur Hahn, de Genève, qui a déjà pratiqué gratuitement plus de deux cents opérations à cœur ouvert sur des ENFANTS BLEUS.

C'est vrai, une vie d'enfant n'a pas de prix. De nouveau, Kaiser me présente des photographies. Et ce sont des regards d'enfants accusant le monde qui me crient cela. Le regard de ce gosse de six ans pendu par les mains aux branches d'un arbre. Le regard de cette fillette dont le feu tombé du ciel a dévoré les paupières et qui hurlera des jours et des nuits entières sans pouvoir dormir.

Après cela, d'autres photos des mêmes enfants. Le petit pendu aux deux mains gangrenées que l'on a dû couper a pourtant retrouvé son sourire. La fillette a aujourd'hui des paupières.

Une nuit, sur un mauvais terrain, au cœur de la brousse, Kaiser a agité sa torche électrique. Un avion qui venait de transporter clandestinement des vivres (ou peut-être des armes) s'est posé. Ces deux gosses-là y ont été hissés avec 150 autres. Le pilote qui a risqué sa vie pour les cueillir là n'a pas touché un centime. C'était peut-être un repris de justice. Un « renvoyé » d'une grande compagnie ou un déserteur. Un aventurier, quoi ! Mais il avait un cœur.

Kaiser lui a confié ses 150 enfants. Il l'a dirigé dans ses manœuvres. L'avion lourd de vie et d'espoir s'est envolé. Et le père de Terre des Hommes, cet être blessé qui passe sa vie à sauver son enfant est reparti avec sa torche. Il a recommencé de fouiller la brousse incendiée et les cendres des villages détruits à la recherche d'autres petites victimes.

C'est vrai. Le monde est en train de crever de sa propre indifférence.

Cet après-midi, avant de venir dans ce bureau désert préparer son voyage de demain pour le Biafra, Edmond Kaiser est allé passer quelques heures aux bords du lac à la Cité Radieuse. Là, il a retrouvé des enfants qu'il avait, il y a quelques semaines, ramenés

d'Afrique à l'état de squelette. Quand il parle de leur sourire, de leurs joues déjà gonflées de vie, son regard s'embue. Mais il n'est pas homme à laisser deviner son émotion. Ce qui compte, pour lui, c'est ce qui se passe partout où l'on tue des enfants. Ce qui compte, c'est la route à poursuivre.

— Sur cette route, dit-il, pas d'obstacles naturels, mais seulement des mauvaises volontés. Des gêneurs qu'il faut museler si l'on ne parvient pas à les convaincre.

À présent, la nuit est tombée sur Lausanne que ce dimanche endort comme l'indifférence endort le monde pareil à un gros animal repu. La rue est froide, mais un autre froid est en moi. Un froid dont je souhaite qu'il vous gagne tous. J'ai un peu honte d'avoir volé quelques heures à cet homme, moi qui n'ai encore rien fait pour l'aider.

J'emporte avec moi son regard. Le regard aussi de ces petits vieillards de cinq ans au corps rongé par la maladie, torturés, brûlés, vidés de vie.

J'emporte aussi l'écho terrible des mots qu'Edmond Kaiser m'a dit en me raccompagnant :

— Voir ces visages et penser qu'il y a des doctrinaires qui discutent pour savoir à quelle sauce il vaut mieux les laisser mourir.

Et puis, j'emporte aussi l'écho plus sourd d'autres mots qu'il a murmurés comme à regret :

— Dans ce travail, on a le jour pour besogner et la nuit de rares heures pour pleurer.

Grand et admirable Kaiser, pour toi, les nuits sont tellement courtes !

À l'heure où j'écris ces lignes, tu voles vers ce « front » où tu vas faire ton travail, où tu vas poursuivre cette œuvre dont tu souhaites qu'elle soit bientôt sans objet.

— Être enfin désœuvré, quel rêve !

Je crois avoir été fidèle interprète de tes sentiments et de tes belles actions. Si j'ai mis à l'épreuve ta modestie, c'est seulement pour mieux montrer qui tu es, toi qui dis :

— Il n'y a pas de vertu à faire ce que nous faisons, c'est le moins que l'on puisse faire.

Ton appel que j'ai entendu et qui m'a si profondément bouleversé, je voudrais le transmettre à ceux dont tu souhaites que l'œuvre fasse oublier la tienne, et ce sont tes propres mots que je leur répète :

— Si la jeunesse contestataire se mobilisait, elle pourrait sauver l'humanité. Cela fait partie de la contestation qui doit être orientée vers ce sauvetage du monde en péril.

Pour les autres, les plus vieux, ceux qui ont vu le pire au temps des camps hitlériens, il suffira de dire que ce qu'ils ont connu est aujourd'hui en voie d'être dépassé. C'est vrai : on n'arrête pas le progrès, et surtout lorsqu'il est au service du mal.

Quant au nazisme, si tous ceux qui ont voulu ignorer ses horreurs en sont complices, nous sommes tous des nazis d'une façon ou d'une autre, si nous nous obstinons à ignorer à notre tour cette lèpre actuelle qui ronge le monde et nous laisse indifférents tant qu'elle ne menace pas directement notre vie, celle de nos enfants ou tout bonnement notre magot.

Et pourtant, pas de doctrine, comme dit Kaiser, mais une seule phrase à retenir :

« À chaque minute qui passe, il y a quelque part un enfant qui meurt de notre indifférence. »

Bernard CLAVEL

LES LIVRES

« Pour l'anarchisme » — « L'anarchisme et la société moderne » — « Babeuf et la conjuration des égaux »

« Le Chant du Silbaco » — « Imbéciles et gredins » — « Une Société imparfaite »

LE Centre international de recherches sur l'anarchisme, sis à Lausanne, nous a fait tenir une brochure signée de Nicolas Walter et intitulée « Pour l'anarchisme » (en vente à la Librairie Publico, 3, rue Ternaux, Paris, XI^e, 2 F).

Dans la présentation de cette brève étude de 46 pages nous lisons ceci : « La littérature anarchiste ancienne pèse de tout son poids sur le mouvement actuel, et nous avons de la peine à en créer une nouvelle. » L'auteur constate cependant que le mouvement anarchiste, s'il reste minoritaire et méconnu, n'en est pas moins vivace.

Nicolas Walter souhaite que son texte soit considéré comme une présentation nouvelle de l'anarchisme et puisse, en raison de sa langue volontairement simple, être « compris même par le lecteur peu introduit dans le sujet ». Lecture faite, nous sommes persuadé que tout esprit non conformiste ou libertaire néophyte ne pourra que se confirmer dans son attitude après avoir pris connaissance de ces pages où la clarté le dispute à un savoir très étendu.

EST avec regret que nous ne pourrions en dire autant de l'ouvrage important que Maurice Joyeux vient de proposer à notre examen et qui s'intitule l'« Anarchisme et la société moderne » (nouvelles éditions Debresse, 15 F). Non que l'auteur ne connaisse à fond le sujet dont il parle, et nous savons tous quelle contribution il apporte à la propagation de la doctrine anarchiste, tant par le canal du « Monde libertaire » que de sa revue « la Rue » et de son « groupe Louise Michel ». Ce que nous voulons dire, c'est que son livre n'est pas facile à lire et qu'il s'adresse surtout aux initiés. Et s'il nous donne, ce qui est indéniable, quelques vues originales sur la légitimité d'amplifier le combat contre les monstruosité du système que nous subissons, il le fait en des termes qui ne sont pas suffisamment accessibles au plus grand nombre. Son livre justifierait une exégèse simplificatrice et nous souhaitons qu'il donne lieu, parmi les groupes qui se recommandent des mêmes préoccupations, à d'utiles et substantiels débats. C'est dire en tout cas le considérable apport que tente Maurice Joyeux à cette nouvelle littérature anarchiste que Nicolas Walter appelle de ses vœux.

RENE LEFEUVRE, qui anime depuis longtemps déjà les éditions « Spartacus », a eu l'heureuse idée de remettre en circulation « Babeuf et la Conjuration des Egaux », de Maurice Dommanget (prix 5 F). Ce petit ouvrage de 80 pages, qui porte en sous-titre : « L'origine même du mouvement prolétarien et révolutionnaire moderne », avait paru pour la première fois en 1922. Il constituera une utile introduction au prochain « Autour de Babeuf » qu'après cinquante années de recherches et de travaux Dommanget va faire paraître chez Maspéro.

L'étude de la vie et de l'action d'un personnage tel que Babeuf constitue une remarquable tentative de démystification de l'histoire de la Révolution française telle qu'un grand nombre de lecteurs croient la connaître. Il suffit de lire le « Manifeste des Egaux » pour comprendre que six années après la prise de la Bastille, rien de vraiment essentiel ne s'est réalisé

des promesses « d'indépendance, de bonheur et d'égalité » contenues dans le vaste et passionné mouvement de 1789. En 1795, Babeuf parle de « nouveaux tyrans, nouveaux tartuffes politiques assis à la place des anciens... d'un million d'individus disposant de ce qui appartient à plus de vingt millions de leurs semblables... de révoltantes distinctions de riches et de pauvres, de grands et de petits, de maîtres et de valets, de gouvernants et de gouvernés ». Il appelle le peuple de France à reconnaître et proclamer la République des Egaux. Et le poème de Sylvain Maréchal, intitulé « la Chanson des Egaux », ne dit-il pas assez ingénument : « Dans l'enfance du genre humain on ne vit point d'or, point de guerre, point de rang, point de souverain, point de luxe, point de misère ! La sainte et douce égalité remplit la terre et la féconde ; dans ces jours de félicité, le soleil luit pour tout le monde. »

Ces textes nous font retrouver l'exacte signification du mot Révolution, dérivé du latin *revolvere*, retour en arrière. S'il est indiscutable que « la nature nous créa pour être égaux », une véritable révolution doit nous ramener à la communauté des biens, à un état où la terre n'est à personne et où ses fruits sont à tout le monde.

Nous avons loisir, deux cents ans après Babeuf, de mesurer la besogne que l'humanité doit encore accomplir pour réaliser son destin.

TANDIS que Lucien Bodard rassemblait les éléments de son « Massacre des Indiens », deux jeunes ethnologues, Jacques Meunier et Anne-Marie Savarin, vivaient en pleine Amazonie, aux confins de la Bolivie, au milieu d'une tribu de 34 Indiens Chacobo qui figurent parmi les derniers survivants, au nombre de 60.000, d'une population en voie de décimation. De cette expérience, nos jeunes auteurs ont tiré un ouvrage tout à la fois scientifique et lyrique qui est un précieux complément à celui de Lucien Bodard. On y retrouve évidemment toutes les constatations et observations de ce dernier et l'on y découvre en outre quelques légendes significatives tirées du folklore indien. Elles situent la psychologie des « sauvages » à quelques degrés au-dessus de celle d'un nombre considérable de Blancs, habitants de campagnes ou de faubourgs occidentaux, dont les superstitions sont loin de comporter une richesse poétique comparable à celle des Indiens. Ainsi cette légende qui donne son titre au livre : *le Chant du Silbaco* (Edition spéciale, prix 19,80), et que voici : Huari, chef de clan des Tumacos, est gravement blessé par des Blancs. Par chance, Nihuana, une belle Indienne blonde, passant avec deux chasseurs, le découvre et l'empêche dans son village pour le soigner et le guérir. Ils tombent amoureux l'un de l'autre et vivent pendant quelque temps un parfait bonheur. Mais les Blancs continuent leurs criminelles exactions et Huari doit partir les combattre. Il y trouve la mort. Nihuana, désespérée, jure de le venger. « Si forte était sa haine, si puissante sa volonté, si terribles ses blasphèmes que l'on vit son âme quitter son corps. La clairière fut baignée d'une étrange lueur, et l'âme, devenue boule de feu, prit la forme d'un oiseau bizarre, noir comme une nuit de tempête et de terreur... Depuis ce temps-là, le Silbaco hante les forêts. C'est l'âme condamnée de celle qui fut la belle Nihuana. Il va par les endroits déserts ; il

Compte rendu
par
Robert PROIX

effraie les voyageurs et annonce sans se lasser la fin des maîtres blancs. »

Ce qui est remarquable ici, et les auteurs le soulignent, c'est que la seule arme des victimes « est un oiseau mythique ». Et ils ponctuent : « Aux civilisés, les moyens de destruction, aux primitifs, le langage. » Où sont donc les « barbares » en cette affaire ? Tout au long de leur livre, Jacques Meunier et Anne-Marie Savarin nous fournissent la réponse, laquelle correspond exactement à celle de Bodard. Et nos jeunes ethnologues peuvent conclure de la même manière : la « civilisation » tue les Indiens.

JEAN-PIERRE RIOUX, historien et curieux de lettres, vient de confier à Robert Laffont une réédition d'« Imbéciles et Gredins » de Laurent Tailhade (10 F).

Parmi les nouvelles générations « contestataires » qui, depuis deux ans, fournissent au gouvernement bourgeois qui nous est infligé certains motifs d'inquiétude, cet ouvrage devrait être joyeusement accueilli.

On peut s'étonner qu'un Laurent Tailhade ait été oublié alors que tant de bruit se perpétue à l'endroit de son contemporain Léon Bloy. Leurs plumes, cependant, paraissent sœurs jumelles. Mais il faut admettre que si leurs objectifs se sont quelquefois conjugués, l'esprit qui les animait se situait souvent aux antipodes, Tailhade fustigeant violemment les gens de religion, tandis que Bloy, catholique farouche, montrait à l'égard du dogme une parfaite obéissance. C'est sans doute la raison pour laquelle les amis de Léon Bloy se sont attachés à propager son œuvre. Quant à ceux de Laurent Tailhade, ils ont à peu près disparu, et ceux qui demeurent se font très rares.

Laurent Tailhade qui, de 1880 à 1905, se donnait pour tâche de déboulonner les statues et d'encourager ses semblables à l'émeute, soutenant Ravachol, Henry et Vaillant, fournissant au « Libertaire » et à « la Plume » ses articles les plus chargés de vitriol, à tout à coup bifurqué, ce qui explique l'oubli dans lequel il est tombé. Il avait pourtant témoigné, à l'approche de sa mort en 1919, en présence de quelques intimes, de ses vifs remords de l'attitude qu'il avait cru devoir adopter, à partir de 1905, après avoir, avec Gustave Hervé, signé une affiche « prônant l'exécution des officiers par leurs soldats ». Ce fut sa dernière proclamation anarchiste. Et c'est ainsi que depuis lors, à l'exception de sa veuve, personne ou presque n'a repris l'œuvre du polémiste sagace, violent et sarcastique que fut, durant un quart de siècle, Laurent Tailhade.

L'initiative de Jean-Pierre Rioux vient à son heure, car les imbéciles et les gredins n'ont pas cessé de proliférer, particulièrement depuis une trentaine d'années. Bien des accusations et des injures que proférait Laurent Tailhade à l'égard de ceux qui se croient les grands de ce monde pourraient s'adresser directement à de nombreux per-

sonnages occupant aujourd'hui les avant-scènes de la politique, de l'économie et de la religion. Il faut donc lire ou relire ces pages vengeresses. Elles nous font regretter que notre temps soit fort avare en polémistes de cette trempe : ils ne manqueraient pas de besogne.

Qu'il nous soit cependant permis de profiter de cette occasion pour saluer les écrivains Henri Jeanson, Yvan Audouard et Chatelain-Tailhade qui, dans une certaine mesure, renouvellent un genre si brillamment illustré dans le passé.

MILOVAN DJILAS, ex-membre du bureau politique du parti communiste yougoslave, ex-ministre et dauphin de Tito, s'était fait connaître de ce côté-ci du rideau de fer en publiant vers 1957 un livre intitulé « La nouvelle classe dirigeante ». Il y faisait le procès de la bureaucratie communiste. Précédemment, il avait été poursuivi et condamné à trois ans de prison avec sursis pour « propagande hostile ». La publication de « La nouvelle classe » devait lui valoir d'autres poursuites et cinq ans de prison de plus. Il finit par totaliser neuf années d'incarcération avant de pouvoir recouvrer une relative liberté. Au cours de ce long isolement qui l'incita à remettre de l'ordre dans son esprit, il reprit la plume et il a réuni les matériaux d'un autre ouvrage dont l'édition fut confiée en 1968 à une maison de New York. Cet ouvrage, traduit de l'américain par Jean Bloch-Michel, vient d'être édité par Calmann-Lévy sous le titre « Une société imparfaite », avec, en sous-titre, « le communisme désintégré » (prix 18,60 F).

On peut considérer que ce travail est une suite à « La nouvelle classe » et comme la démonstration que la perfection ne sera jamais de ce monde. Dans son introduction, Djilas nous dit, du reste : « Comme le montreront les pages qui vont suivre, je suis convaincu que la société ne peut pas être parfaite. Les hommes doivent tenir à leurs idées et à leurs idéaux, mais ils ne doivent pas s'imaginer que les unes ou les autres sont réalisables. Il nous faut comprendre la nature de l'utopie. L'utopiste, une fois au pouvoir, devient dogmatique et il peut très facilement faire le malheur des hommes au nom de son scientisme et de son idéalisme. Parler de la société imparfaite, c'est peut-être sous-entendre qu'elle peut être parfaite, ce qui, à la vérité, est impossible. Le devoir de l'homme de notre temps est d'accepter comme une réalité l'imperfection de la société, mais aussi de comprendre que l'humanisme, les rêves et les imaginations humanitaires sont nécessaires pour la réformer sans cesse, pour l'améliorer et la faire progresser. »

Partant de là, l'auteur se livre à une analyse en profondeur du marxisme-léninisme et découvre

que Marx, « prophète du monde industriel », s'est trompé sur les méthodes nécessaires pour « donner naissance à une société qui, par force, devait adopter d'autres manières de vivre, (c'est-à-dire) changer les rapports sociaux et les adapter aux progrès de l'industrie ». Car il ne prévoyait pas ce que pourraient être les formes sociales que cela entraînerait. De fil en aiguille, ces formes se firent despotiques et refusèrent aux hommes un minimum de liberté sous le prétexte que le soi-disant communisme avait fait table rase de la propriété privée.

A la lecture de ce livre, une surprise nous attendait. Entreprendre une critique du marxisme sans faire la moindre allusion à la polémique qui opposa Marx et Bakounine à propos de l'inévitable despotisme d'un Etat dit prolétarien et que Bakounine intitula « Etatisme et anarchie », est pour le moins une gageure. Notre surprise devait être de courte durée : persuadé que la perfection est inaccessible, Djilas ne voit aucun inconvénient à conserver les formes étatiques du moment qu'elles se veulent « démocratiques et socialistes » ! Et si, ma foi, la situation pouvait se modifier dans le sens souhaité par Djilas, celui-ci, j'imagine, serait tout à fait disponible pour accepter les fonctions de ministre des Affaires étrangères où il fit ses premières armes de vedette politique. La société continuerait à être imparfaite, mais tout irait néanmoins pour le mieux dans le meilleur des mondes aux yeux d'un homme que sa formation « communiste » a tellement aveuglé qu'il refuse de comprendre que si « le communisme s'est désintégré » c'est parce que « par gouvernement populaire, les marxistes entendent le gouvernement du peuple au moyen d'un petit nombre de représentants élus par le peuple au suffrage universel... Cette élection est un mensonge qui cache le despotisme de la minorité dirigeante, mensonge d'autant plus dangereux qu'il est présenté comme l'expression de la prétendue volonté du peuple », Bakounine *dirait*.

En somme, Djilas ne comprend pas que, dans l'état actuel des choses, la véritable utopie ne consiste pas à REVENDIQUER LE POUVOIR mais au contraire A LE COMBATTRE en vue de sa suppression Le jour où il n'y a plus de pouvoir, l'utopie est réalisée. Nous sommes alors dans le pays idéal imaginé par Thomas Morus. Les totalitaires de droite comme de gauche n'admettent pas cela et c'est le perpétuel conflit entre eux et ceux qui se recommandent de l'anarchisme.

Directeur de la publication :
Louis LECOIN

Imp. « E.P. », 232, rue de Charenton.
Paris-12^e

Rétrospective Paul Klee

LE caractère de l'œuvre de Paul Klee c'est l'anti-conformisme. Ni figuratif, ni abstrait, ce peintre se réfère scientifiquement à la nature mais, quand il la restitue dans un graphisme, elle est absolument méconnaissable.

L'émotion de l'artiste a tout transformé. Il a recréé un monde plus vaste, plus vrai, plus beau qui n'est plus extérieur à l'homme.

Et cette transfiguration, que déjà Goethe avait imaginée, ne choque nullement le curieux.

Synthétisation spirituelle et parfois humoristique, le tout est construit dans un équilibre harmonique qui satisfait l'esprit et séduit l'imagination.

Cette exposition a lieu au Musée d'Art Moderne, jusqu'au 16 février. — Aline AUROUET.

A propos des bombes de Milan

Si nous parlions des attentats anarchistes dont nous ne ressentons nulle honte

QUAND les anarchistes ont été conduits à tuer ce fut toujours à bon escient. Ils ont visé des brigands officiels : des têtes couronnées, des princes, des flibustiers de la haute finance et de la grande industrie, et parmi ceux-là, les dictateurs les plus en vue, les plus ignobles.

Le poignard, le revolver, la bombe de ces anarchistes avaient un sens, cela voulait dire quelque chose, ceci : vous qui gouvernez, vous les violents spoliateurs, vous les persécuteurs éhontés, attention ! Vos méfaits ont des limites, et à les dépasser vous courez des risques.

Sans doute, il se produisit que, voulant atteindre des puissants du jour, la bombe des anarchistes atteignit des petites gens — mais les justiciers ne le voulaient pas.

Dans un prochain numéro de ce journal, nous ferons l'histoire des attentats anarchistes en France de 1880 à 1895, jusqu'au coup de couteau de Caserio. Vous verrez ainsi l'enchaînement, comment cela se tient et comment cela s'explique.

La bombe de Milan nous paraît être difficilement le fait d'anarchistes, car avant d'être déposée à cet endroit on savait qu'en éclatant elle ne toucherait et n'anéantirait que des humbles — et si les anarchistes n'approuvent point constamment les très pauvres, jamais ils

ne s'en prennent à eux violemment.

A qui le crime est-il utile ? Quels sont ceux auxquels il profite ?

A peine le crime de Milan était-il commis, qu'il était question de constituer à cette occasion un gouvernement fort, à Rome, pour renforcer celui branlant qui se cramponnait sur et contre toute l'Italie depuis de longs mois.

La genèse de cette malheureuse affaire n'est peut-être pas ailleurs.

Et la version de témoins reconnaissant les criminels nous ferait sourire si le cas n'était aussi grave — elle nous indigne !

Car quand il s'agit de perdre des anarchistes, les maîtres du régime n'hésitent jamais pour les accuser faussement de toutes les vilénies et pour leur mettre sur le dos tous les forfaits.

Et toujours ils trouvent des « témoins » pour garantir leurs accusations.

Sacco et Vanzetti furent condamnés à mort et électrocutés en raison de faux témoignages — les faux témoins ayant été tenus en « haleine » par la police américaine pendant les sept années que dura le procès.

Aujourd'hui tout le monde réhabiliterait les deux martyrs

italiens, même le tribunal suprême des Etats-Unis.

Ascaso et Durruti ont été reconnus comme auteurs d'un crime commis à Buenos Aires par un conducteur de taxi de cette ville. Ils n'en étaient pas les coupables, mais cela ne les eût pas sauvés de l'extradition — accordée à deux reprises par le gouvernement français à l'Argentine, si personnellement, avec l'appui de nombreux amis, je n'avais ardemment lutté de longs mois pour l'empêcher. Sinon Ascaso et Durruti seraient morts en bagnards sur la Terre de Feu.

Ils sont morts quand même, mais en hommes libres — en 1936 — en donnant leur vie pour la liberté.

Aux obsèques de Durruti, dans Barcelone, un million de personnes pleuraient en accompagnant sa dépouille au cimetière.

Quelle belle réponse aux accusations portées en 1926 contre ces deux valeureux militants par le gouvernement espagnol de Primo de Rivera et par son complice, en la matière, le gouvernement argentin !

Dans « Liberté » du 1^{er} novembre, nous protestions contre l'incarcération depuis de longs mois, dans les prisons de Milan, de cinq anarchistes accusés de plusieurs actions dites criminelles. Aucune preuve contre eux. Ils clamaient en vain leur innocence et même certains

firent durant vingt jours une courageuse grève de la faim.

Le président de la République italienne, M. Sarragat, s'étant solidarisé avec moi pendant mon jeûne en 1962, j'ai cru bien faire en le lui rappelant dans un long télégramme, lui demandant l'élargissement immédiat des cinq emprisonnés.

L'Italie, de tout temps et quels que soient ses gouvernements, en fit subir de toutes les couleurs aux réfractaires que sont les anarchistes.

Que n'es-tu encore de ce monde, cher Malatesta, pour flétrir les accusations honteuses dont tes frères malheureux sont aujourd'hui les victimes, toi, dont l'autorité morale fut toujours si grande dans toute ton Italie !

Il faut avoir passé par la prison pour en connaître vraiment l'odieux climat. Puis il y a pire que les prisons ; il y a leurs antichambres : les préfectures de police et les officines qui y ressemblent. C'est là-dedans que l'on torture de toutes les façons — les plus affreuses. Je parierais que le suicidé de Milan qui s'est jeté du quatrième étage d'un bureau de geôliers avait dû auparavant être livré aux tortionnaires et c'est pour, certainement, échapper à de nouvelles tortures qu'il préféra quitter définitivement la vie.

Sur ce point on a de tristes exemples.

Ce que je viens de dire dans cet article serre d'assez près la vérité. Je ne crains pas de démentis sérieux.

Je suis anarchiste depuis bientôt 65 années et sachant pourquoi ! Je n'ignore donc rien, absolument rien, des milieux anarchistes qui sont des milieux humains nettement supérieurs à tous les autres, au moins par l'idéal qui est le leur.

Je connais parfaitement la doctrine anarchiste que j'ai faite mienne depuis toujours et que je ne renierai jamais — elle est si limpide et je lui dois tant !

Car ce que j'ai porté en moi de mauvais, et cela m'arriva, provenait des séquelles dont la société présente m'avait imprégné. En revanche, tout ce dont je tire orgueil et dont je suis fier, je le dois aux leçons puisées dans la doctrine anarchiste.

Et même s'il m'était prouvé que ces jeunes de 17 ans, de 18 ans, de 19 ans et de 20 ans, qu'on arrête en ce moment en Italie, étaient les responsables de l'attentat de Milan, je plaiderais pour eux, malgré tout, non-coupables !

C'est la société démentielle, laquelle sous toutes les latitudes impose à tous sa cruelle loi, qui est la cause de tout — de tout le mal qui nous est fait et de tout le mal qu'elle nous fait faire.

Louis LECOIN

UN certain snobisme s'attache à présent à démolir Lelouch et à dire « c'est du roman-photo » ou du « courrier du cœur ».

Ces gens-là diraient sans doute de Marivaux que c'est également du courrier du cœur.

Et c'est peut-être vrai, dans la mesure où le « courrier du cœur » voit se révéler sous une forme naïve des sentiments vitaux et qui sont, en somme, le tissu de nos vies : amour, jalousie, désespoir, etc.

Ce n'est donc pas alors le sentiment qui compte mais le style.

Et le style, chez Lelouch, est incontestable.

Ce qui m'a gênée, par contre, dans les tout débuts, c'était l'impression qu'il avait refait « Un homme et une femme ». Et puis non. Ce n'était pas vrai. Il s'agissait bien d'une histoire d'amour. Mais — bien qu'en apparence très semblable — elle se situe quelques crans plus haut.

Le sujet est simple comme celui de toutes les vraies histoires d'amour : la banalité même ; les hasards et leurs nœuds de surprise.

Un musicien se rend à Los An-

geles pour y travailler à la musique d'un film. Il rencontre — sans aucun romanesque — une comédienne française, Françoise Morland (Girardot).

Une aventure débute entre eux, sur le ton de la sécheresse et de l'ironie masquant une énorme tendresse, une solitude plus grande encore. De Los Angeles à Las Vegas ou New York, nous les suivons alors, et nous vivons avec eux les péripéties quotidiennes, peu romanesques, peu héroïques, seulement simples et vraies, d'un amour qui naît. C'est cela le plus intéressant dans ce film : la volonté de Lelouch de ne pas romancer, celle de rester au contraire sur le plan de la vie pratique, de l'anecdote, de ce qui est apparemment secondaire et cache l'essentiel. La volonté, également, de montrer que l'amour est difficile à vivre, me-

nacé à chaque instant par mille obstacles imprévus et que les intermittences du cœur sont constantes et tragiques, dans la banalité de tous les jours.

On doit remarquer aussi le pouvoir d'émotion des images. La plupart du temps, elles sont à elles seules un langage et le dialogue n'a plus d'importance.

Lelouch parvient à faire sentir la passion, la solitude, l'angoisse uniquement par des cadrages (la gaieté, l'allégresse même des scènes de nuit à Las Vegas où le couple est heureux... Le bonheur y devient mouvement, tournoiement des formes) ou par des rapprochements d'images, des flashes-back, des fondus. La solitude de la jeune femme s'égrène ainsi, lorsqu'ils se sont séparés, au rythme des objets sur lesquels elle cristallise sa passion.

C'est retrouver — par des moyens visuels, proprement cinématographiques — le temps circulaire de Proust et sa valeur affective. C'est encore nous faire entrer dans l'univers intérieur d'autrui et Lelouch y parvient avec une grande aisance.

Il faudrait encore souligner le couple Girardot-Belmondo.

Ils sont admirables, de pudeur, de justesse, de gaieté, d'ironie. Ils jouent, ils vivent, ils s'amusent. Ils sont là, hésitants, au bord de la drôlerie ou de l'angoisse, devant cet amour qui les surprend et dont ils ignorent ce que la vie fera. Ils disent avec humour le tragique des éternels sentiments humains, toujours nouveaux et toujours semblables. Sentiments qui nous laissent étonnés comme des enfants naïfs alors que nous pensions les connaître et les domi-

ner... Nous n'avons rien inventé. Seul, le style avec lequel nous vivons ces sentiments diffère.

Ici, nous reconnaissons le nôtre, celui de notre époque, celui d'un nouveau romantisme qui est bien à nous.

Que certains grognons ne viennent pas parler de « roman-feuilleton » comme je l'ai lu récemment avec tristesse. Ou, alors, *Bérénice* et *Phèdre* sont des romans-feuilletons. C'est trop facile de parler de « roman-feuilleton » dès qu'il s'agit d'une histoire d'amour où il ne se passe rien que les incertitudes de deux êtres qui se cherchent et ont peur. Quand une histoire d'amour a le poids, la pudeur, l'ironique tendresse, l'amertume sèche de celle-ci, elle sort de l'anecdote pour aboutir à un tragique éternel dont l'expression moderne fait toute la saveur.

Les photos sont belles, Girardot est admirable. Belmondo a encore un peu plus de présence. Il a vieilli (bien).

C'est un achèvement dans la maîtrise pour Lelouch et — pour vous — un film à voir sans faute.

Michelle DELCOMBRE

Sur le film

"Un homme qui me plaît"

Henri FABRE

le réalisateur et l'animateur

HENRI FABRE vient de s'éteindre à Brive dans sa quatre-vingt-quatorzième année, et la nouvelle a presque été une surprise, tant on avait fini par se persuader qu'il atteindrait au siècle intégral.

Dans les minces notices, que nous avons pu lire, ce grand âge constituait d'ailleurs l'essentiel de l'événement. On mettait aussi çà et là l'accent sur ses derniers démêlés avec le pouvoir gaulliste, nés probablement de l'excès de zèle de quelque substitut de province trop attentif à la lettre des textes ! Pour nous, ses mérites qui ne sont pas sans failles, comme on verra, sont à reprendre de plus loin.

L'aube du siècle l'avait vu anarchiste, comme beaucoup. Venu de sa Corrèze lointaine, il était alors sur le pavé de Marseille, et Victor Méric a évoqué quelque part les compagnons Eugène Merle et Henri Fabre se restaurant en sa compagnie au Bar Frédéric sur le Vieux-Port, de deux sous d'olives vertes et de deux sous d'olives noires tout en devisant de l'« inévitable » et « prochaine révolution » ! Eugène Merle étant, comme de bien entendu, le plus enthousiaste de tous, puisqu'il poussait la candeur ou l'esprit d'entreprise jusqu'à vouloir créer en Provence un milieu libre, comme on disait alors, et pour lequel il recrutait par voie d'annonces dans les « Temps nouveaux » de Jean Grave !

Puis c'avait été la montée sur Paris, avec comme point d'arrivée la rue d'Orsel, où Louis Matha faisait alors le « Libertaire ». Il existe une photo de ce temps-là, où on voit tous ceux qui poussaient alors leurs premières dents dans l'anarchie « porteuse de flambeaux » ! D'Almeryda à Méric, d'Eugène Merle à Monatte, de Louis Grandidier à Fernand Desprès, ils sont quelques-uns qui comptèrent, peu ou prou, dans la suite des jours.

Pour Fabre, plus mûr que la plupart et habité de beaucoup de prudence paysanne, il ne s'illustrera pas dans les grands esclandres qui jetteront bientôt les noms des autres en pâture à la curiosité publique.

Ses vertus demeureront de longues années celles du sage, du chercheur d'affaires, de l'administrateur. Il faudra le fort de la guerre, l'année 16, pour qu'il sorte de la pénombre administrative et affirme un talent net et clair d'éditorialiste de premier rang.

Alors que Méric, Merle, Almeryda se jetaient à corps perdu dans la fameuse aventure de l'A.I.A. (« Association Internationale Antimilitariste ») née de l'initiative de Domela Nieuwenhuis, Fabre, moins impétueux, gardait quelque réserve, bien qu'il ne demeurât pas inactif.

Sa grande idée était de fonder un nouvel organe révolutionnaire qui grouperait les jeunes du « Libertaire » et les turbulents de la S.F.I.O. naissante, qui avaient trouvé dans Gustave Hervé, alors dans la première gloire de son article sur « le drapeau dans le fumier », un chef possible, en tout cas un point d'attraction.

Tout l'état-major de l'A.I.A. était alors à la Santé ou à la centrale de Clairvaux, selon la longueur des

des

« Hommes du jour »

et du

« Journal du peuple »

peines encourues, après le procès de l'Affiche Rouge (décembre 1905), affiche par laquelle les prochains appelés du « contingent » avaient été conviés allégrement à tirer sur leurs officiers si ceux-ci prétendaient les opposer, selon la pratique courante à l'époque, à des ouvriers en grève. Texte qui constituait aussi le chant du cygne de l'A.I.A., qui ne surviva que péniblement après cet éclat.

Fabre s'affairait donc durant ce temps pour trouver le premier capital du journal rêvé, mais l'amnistie libérait les détenus de Clairvaux avant que l'affaire fût bien assise et il renonçait bientôt, s'en remettant à Almeryda du soin de persévérer.

Et c'est rue Polonceau, dans le misérable garni qu'habitait alors le fastueux directeur du « Bonnet Rouge », que naissait la « Guerre sociale », forte seulement, si notre souvenance est bonne, du chétif reliquat du viatique amassé par Fabre.

Conséquent, Fabre participait peu, sinon pas du tout, contrairement à ce qui a été dit, au lancement du journal d'Hervé, dont l'administration échéait à Merle. Occupé alors à la réédition du Dictionnaire Lachâtre, Fabre n'en continuait pas moins de nourrir le projet d'une publication personnelle, et c'est avec Victor Méric et Aristide Delannoy qu'il satisfaisait son désir en créant les « Hommes du Jour » en 1908.

Déjà, avec Méric, il avait entrepris une collection, les « Hommes de la Révolution », dont trois volumes avaient paru, « Marat », « Camille Desmoulins » et « Gracchus Babeuf ».

Il ne semble pas qu'historiens et collectionneurs aient encore mesuré de quelle importance furent et sont ces « Hommes du jour » pour l'histoire de notre temps. Ou nous nous trompons fort, ou ils parviendront tôt ou tard à la juste gloire qu'a prise aujourd'hui l'« Assiette au beurre », elle aussi si méconnue de ses contemporains. Moins riche que cette dernière par l'ampleur de l'illustration, mais non pour la qualité de celle-ci, les « Hommes du jour » l'emportent, comme il est naturel, vu leur formule, par la

densité de l'information et la valeur des textes.

La revue d'abord limitée à quatre pages, Méric, qui signait Flax, comme dans la *Guerre sociale*, s'y était prodigué seul avec Delannoy. L'enfant grandi, Fabre lui-même s'enhardissant, y paraîtra avec maints autres, dont les noms brilleront après ailleurs et sous divers azimuts : André Morizet, Gabriel Reuillard, les frères Bonneff, Georges Pioch, Fernand Kolney, Maxence Roldes, etc.

Nés en pleine tourmente clemenciste (le premier numéro est d'ailleurs consacré au Tigre, dessiné par Delannoy dans une éloquente tête de mort), les « Hommes du jour » devaient connaître assez rapidement la répression. Dès le numéro 12, une biographie du général d'Amade, occupé alors à « pacifier » le Maroc et portraiture ceint d'un tablier de boucher tout dégouttant de sang, avait valu à Delannoy et à Méric de comparaître aux Assises, à la requête du ministre de la Guerre, le célèbre « héros » dreyfusard, le général Picquart. Deux ans de prison et 6.000 francs d'amende avaient été le prix de l'incartade. Prix dérisoire encore, n'eût été que le pauvre Delannoy, tuberculeux jusqu'à l'os, n'y trouvât probablement l'occasion d'une mort prématurée, le régime de la Santé devant promptement aggraver son cas.

Parallèlement, Fabre avait donné vie à une autre collection, « Portraits d'hier », qui peut également témoigner de son goût et de son savoir-faire. Là encore, Méric avait ouvert le bal avec un « Emile Zola », qu'avaient suivi un « Bakounine » d'Amédée Dunois, un « Balzac » de Manuel Devaldès, un « Alfred de Vigny » d'Han Ryner, un « Max Stirner » de Roudine-Hoschiller, un « Beethoven » de Georges Pioch et de cent autres disparus, aimablement ressuscités par des plumes amies autant qu'expertes.

Tout entier à ses initiatives de presse et d'édition, Fabre avait su se tenir éloigné des orages de l'hérésie, où tous ses amis se moulaient jusqu'à la trame, et il semblait bien qu'il fût perdu pour une politique proprement militante.

La guerre, la grande révélatrice, allait changer tout cela. Fabre, cet homme si rassis, allait délirer au-delà de ce que les plus frénétiques se permettaient ; et l'on sait s'ils se permirent !

Ce fut le numéro des « Hommes du Jour » intitulé « Mort aux lâches », qui même lu aujourd'hui à tête froide et en faisant la part la plus généreuse aux folies de 1914, n'apparaît pas encore digérable.

Comme tout le monde, hormis les très rares qui se comptent sur les doigts d'une seule main, Fabre et ses « Hommes du jour » avaient vacillé.

Certes, le naturel revint, mais tout de même pas au galop ! Les « Hommes du jour » se ressaisirent graduellement, et Pioch devenu le principal officiant, cessa de fondre en pleurs sur le pauvre roi des Belges pour s'inquiéter de Merrheim et de Zimmerwald, puis Fabre se décida à un premier « Journal du peuple », hebdomadaire du mercredi dans lequel commença de poindre la légende qui lui fait corps, son plus beau titre avec la longue route des « Hommes du Jour ».

Dans la mutation brusque de leur directeur, plus exactement dans son retour à d'anciennes amours, ceux-ci y gagneront une jeunesse nouvelle et retrouveront quelque chose de la vigueur première que la publication avait montrée dans les mains robustes de Delannoy et de Méric. H.P. Gassier, alors au zénith de son talent, y déploiera, notamment contre Clemenceau et Mandel, une verve et une agressivité sans pareilles. L'antimandelisme de Fabre, lui vaudra

même d'être rappelé sous les drapeaux, du fait de l'illustre Jérôme Boam, qui s'entendait à tous les chantages, pour avoir raison des opposants.

Simultanément, le « Journal du peuple », devenu quotidien, deviendra le refuge de tout ce que Paris comptait de syndicalistes, de socialistes, d'anarchistes, non entamés par l'universelle folie. Le « Journal du peuple » incarnera même la seule gauche alors possible, face à une « Humanité » Renaudalisée, Cachinisée et jusqu'aboutiste, et à un « Populaire » du soir, chèvre et chou, incomplètement revenu des mirages de l'Union sacrée.

Ce « Journal du peuple » durera, chétif mais gaillard jusqu'à l'avènement du Parti communiste, date où les gros bataillons reprendront tout leur poids contre les tirailleurs et les non enrégimentés. Pourtant, Fabre, pris dans la contagion des Vaillant-Couturier, des Souvarine, des Frossard, alors ses collaborateurs, s'abusera assez pour se croire propre à faire un bout de chemin avec les sectateurs du Kremlin. Mais la passade sera de courte durée et dès 1921 il se retrouvera à la rue, chassé comme hérétique, voire comme décadent. Son « Journal du peuple » sera mis à l'index, l'« Humanité » étant la seule dépositaire dûment patentée des saines doctrines ! Le « Journal du peuple » se maintiendra, pourtant, un certain temps quotidien, puis ne subsistera plus qu'hebdomadaire, sinon même par intermittence !

Les « Hommes du jour » connaîtront aussi un destin heurté, à partir de cette époque, mensuel ou hebdomadaire selon la fortune des jours. Toutefois ils marqueront de vigoureuses pointes dignes des plus hautes flambées de leur existence. Henri Jeanson, collaborateur de Fabre depuis ses premiers pas dans la presse, y donnera dans les années 1930 un « Little Flic Chiappe », qui peut être tenu comme un des grands morceaux de bravoure dont on s'est enorgueilli dans la maison.

Fabre, jusqu'à la fin, continuera son bonhomme de chemin, souvent opportuniste d'apparence mais ne dépouillant jamais totalement le vieil homme et donnant toujours la plus complète hospitalité aux hérétiques de tous les camps, aux bannis de toutes les causes. Ce trait d'individualisme aimable, de bonhomie anarchique — qui paraît inconcevable dans notre époque de monnaies effacées et d'immatriculés dès le berceau — devrait suffire à sa consécration, même si l'imposant édifice des « Hommes du Jour » n'était pas là pour y pourvoir.

Alexandre CROIX

Lucien HAUSSARD

NOTRE vieil et cher ami Gaston Rolland nous écrit de sa lointaine province, à la date du 11 décembre, pour nous annoncer une triste nouvelle : la mort de Lucien Haussard décédé le 3 décembre à l'âge de 76 ans à Brive où depuis longtemps il demeurerait. Haussard était déjà un jeune militant libertaire avant la guerre de 1914. Il est resté jusqu'au

bout fidèle à ses idées de première jeunesse, ce qui n'est pas un mince mérite. Il en eut, d'ailleurs, beaucoup d'autres durant les longues années au cours desquelles il fut un propagandiste anarchiste des plus ardents et des plus actifs. Ceux qui ici, dans cette maison, l'ont connu le voient partir avec un gros serrement de cœur.

L'HOMME

le seul vrai chef-d'œuvre qui soit en réel péril

VOICI donc le monde en émoi : Venise, la soi-disant septième merveille, est menacée par les eaux.

Sur les ondes et dans la presse, des personnalités qui paraissent en proie aux vives douleurs, essaient de nous soutirer des larmes et aussi les quelque deux mille milliards nécessaires, nous dit-on, pour essayer d'empêcher la catastrophe.

Je dis bien pour essayer, car rien ne prouve que les hommes y parviendraient.

Et deux mille milliards pour un essai ! Dites, mes amis, cela ne vous fait pas bondir ?

Deux mille milliards pour protéger des pierres — notre « patrimoine architectural », comme ils disent — quelle folie, ou plutôt quelle infamie !

Car enfin, l'art, si respectable soit-il, est une chose, mais l'homme, il existe lui aussi, et il crève de faim et de misère un peu partout sur la planète. Or, la Merveille du Monde, c'est lui : le pauvre animal humain, si fragile, si misérable, mais si grand aussi parfois. C'est lui que nous devons sauver et rendre moins malheureux.

Et ensuite, lorsque nous aurons réussi ce premier pas capital, lorsque tout un chacun mangera à sa faim et sera logé convenablement, alors nous pourrions sauver Venise s'il en est encore temps et bien d'autres villes encore.

Car nous ne sommes pas contre ce genre d'actions, bien au contraire. Mais notre Trésor essentiel c'est la vie humaine, cette Merveille au-dessus de toutes les autres merveilles : cet Homme, notre frère que nous laissons maltraiter et exterminer par indifférence coupable.

Si l'on demandait à une mère de choisir entre la vie de son enfant malade et la sauvegarde de Venise, que choisirait-elle ? Je ne veux pas offenser le sentiment maternel par un doute sur son choix. Pourtant des milliers et des milliers d'enfants meurent chaque jour des effets de la malnutrition ou de la violence, et jamais personne n'a osé réclamer deux mille milliards pour les sauver !

Ainsi donc, ce que nous ne faisons pas pour les hommes, nous allons le faire pour l'art. Nous allons, une fois de plus, faire passer les choses avant les individus :

Mais c'est CRIMINEL ! ! !

Déjà, au cours de la boucherie de 1914, le sacrifice quotidien de milliers de vies était considéré comme normal, mais si par hasard un obus effleurait la cathédrale de Reims, alors là c'étaient des lamentations sans fin, les Allemands étaient des barbares qui ne respectaient même pas le sacré, etc.

Voilà qui nous édifie sur le

peu de cas que font les gouvernants et les plumitifs à leur solde, du matériel humain.

Dans un tout autre domaine, le professeur Mathé, célèbre cancérologue, qui ne passe pourtant pas pour un révolutionnaire, déclarait récemment que si les gouvernements avaient consacré la moitié des crédits réservés jusqu'ici à la conquête de la Lune pour la recherche anticancéreuse, il ne fait guère de doute que le terrible fléau serait vaincu rapidement. Mais, là comme ailleurs, le désir de domination l'emporte sur le simple bon sens.

Tant qu'il y aura des hommes, ils pourront construire des merveilles, mais tant qu'il y aura des maîtres et des technocrates qui, par orgueil ou par sottise, laissent périr les humains pour sauver des pierres, l'échelle des valeurs ne sera pas respectée.

L'œuvre d'art la plus belle ne vaut pas une boule de riz pour le Vietnamien affamé ! Et elle ne peut être admirée avec plaisir que par des gens repus. C'est une injustice inqualifiable de faire passer la survie de vieux monuments avant celle des petits Biafraï !

Nous sommes fiers nous aussi de ces belles constructions de Venise et de son ensemble de

trésors ; nous sommes fiers des progrès scientifiques lorsqu'ils sont axés par exemple sur l'exploration pacifique de l'Univers, mais nous voulons d'abord que tous les hommes vivent dans de bonnes conditions.

C'est pour cela que nous considérons la « campagne pour Venise » comme une ignoble escroquerie, un nouveau détournement des fonds publics à des fins non essentielles.

Car tant qu'il y aura de par le monde, un homme qui souffrira dans sa chair, de par la faute de ses frères, pour nous libertaires, ce sera lui le « Chef-d'œuvre en péril » !

Jean AUTHIER

REMERCIEMENTS ET BONS SOUHAITS

Je suis souvent très navré de ne pouvoir, ainsi que je le faisais auparavant, répondre aux gentilles et encourageantes lettres qui me sont adressées, l'état de mes yeux m'en empêchant. Et je profite de cette fin d'année pour dire mes remerciements à tous mes correspondants et leur adresser, ainsi qu'à tous les lecteurs de « Liberté », mes meilleurs vœux. — L. L.

Pourquoi pas Oufkir ?

Du côté du Maroc, les choses paraissent aussi à l'euphorie.

Certes, on nous annonce bien qu'Oufkir se démettrait prochainement ou serait démis.

Que n'a-t-on songé, dans le climat de pardon des injures et d'oubli du passé qui tend à s'instaurer entre Rabat et Paris, à en faire l'ambassadeur de Sa Majesté chérifienne en France ?

Le temps est bien éloigné — 22 février 1966 — où de Gaulle s'exclamait solennellement : « Ce qu'il faut considérer d'abord dans cette affaire, c'est que le ministre de l'Intérieur du gouvernement marocain, gouvernement qui fut plusieurs fois aux prises avec de graves crises politiques, a, comme tout l'indique, fait disparaître sur notre sol un des principaux chefs de l'opposition. Cette affaire marocaine en est donc une entre Paris et Rabat... »

Là comme ailleurs, Pompidou aura fait table rase de l'héritage de papa !

Lopez, entraîneur de Sa Majesté

Dans le même temps où se célèbrent ces épithalames entre Paris et Rabat, un journal spécialisé (« Sport complet » du 19 décembre) nous apprend que le roi Hassan II, qui fait « courir », vient de confier son écurie aux soins d'un nommé Lopez.

Il ne s'agit évidemment pas du Lopez qui, à cheval, si l'on ose précisément dire, sur le S.D.E.C.E. (contre-espionnage français) et la Sûreté marocaine, fut le Maître Jacques du rapt de Ben Barka, mais d'un homonyme, ancienne gloire des champs de courses français et madrilènes.

Le Lopez de l'affaire avait, certes, porté beaucoup de « casquettes », comme avait dit un poulet d'une maison concurrente lors de son procès, et indépendamment du « chapeau » de donneur avéré, « indicateur » de la Mondaine, et vraisemblablement provocateur, au travers de l'hôtel-souricière, dont il était le propriétaire à Montparnasse, de compte à demi avec Boucheseiche, mais on ne savait pas qu'il eût porté la toque du jockey.

On est donc prié de ne pas confondre l'homme de cheval Claude Lopez, entraîneur de Sa Majesté, avec Lopez Antoine, bourrique seulement dans l'écurie de celle-ci !

DICTIONNAIRE CANARD 70

Le dictionnaire pour 1970 du « Canard enchaîné » vient de sortir. Bien présenté, avec une couverture solide, sur 150 pages, abondamment illustré. Prix : 3 f 80. — CCP « Le Canard enchaîné », Paris 312-81.

Joue-t-on au tric-trac ou au fric-frac ?

DEPUIS quelque temps, une épidémie sévit dans les ministères à quoi, semble-t-il, rien ne peut s'opposer. Elle est sournoise et ceux qui la décèlent osent à peine en parler. On croit savoir que les spécialistes la dénomment entre eux l'escobarderie généralisée. Entre eux seulement car, pour la connaître, il faut que l'on en soit plus ou moins atteint soi-même. On préfère que cela ne se sache pas car on risquerait d'être placé en état de quarantaine.

Ce n'est pas que personne ne s'en préoccupe mais comme on n'a pas encore découvert de vaccin, on s'en remet aux bons soins de spécialistes, lesquels, malheureusement, ne justifient pas toujours de leurs capacités. En vérité, la plupart d'entre eux sont des ministres polyvalents — ce qui se traduit souvent par non-valents — et s'en remettent à leurs conseillers. Ceux-ci travaillent à plein temps et ne le perdent pas. De leur point de vue s'entend. A des échelons divers, on les appelle des administrateurs ou encore des énatés dont la responsabilité est supportée en principe par leurs patrons que sont les ministres.

En matière d'administration, un patron ne s'occupe pas des détails. En matière d'épidémie c'est par un détail que le mal se manifeste. Le patron n'en sait que ce qu'on lui en dit et le plus souvent on le lui dit quand le mal est fait et qu'il n'y a plus qu'à l'oublier. Il arrive aussi que le patron, pour des raisons qui lui sont particulières, introduise ou fasse introduire le virus. Il s'ensuit que l'administrateur en conclut que si le ministre agit selon ses initiatives propres, il n'y a pas de raison pour qu'un énaté, qui se tient pour plus calé que le patron polyvalent, ne s'en rapporte pas, lui aussi, aux éléments qui justifient l'emploi de son portefeuille. Remarquons bien qu'un portefeuille peut contenir toutes sortes d'éléments comme, par exemple, des théories de mathématiques supérieures par quoi la réduction des calculs peut conduire à une réduction concomitante du contenu des caisses.

Si je me suis abandonné à ces réflexions baroques, c'est parce que j'ai en vain cherché d'autres raisons à des escobarderies qui m'ont surpris ces dernières semaines.

J'ai dit ici comment le gouvernement avait décidé de saccager le site classé de la Vanoise. Des journaux avaient protesté et bien promis de ne pas laisser tomber cette affaire. Or le silence total s'est fait partout, dans la presse comme au Parlement. Soyons bien assurés qu'il en ira de même en ce qui touche l'autoroute de l'Ouest qui doit traverser le parc de Saint-Cloud qu'enjambera un viaduc. La Commission des Sites a rejeté ce projet à la quasi-unanimité. Mais ce n'est pas elle qui décide. Le ministre de l'Équipement — c'est-à-dire les bureaux du ministère — laissera dormir un temps, le temps de l'oubli. Puis tout naturellement on commencera les travaux.

C'est que l'on ne peut pas comme cela, sous prétexte d'esthétique, contrarier les géniales conceptions des technocrates, issues de leur intelligence hautement positive et bête en proportion. C'est qu'ils ont travaillé, ces messieurs, sans parler de rien à personne. Quand ils ont

présenté leur projet il avait déjà coûté cinq millions de francs. Il en coûterait autant d'en faire un autre. Mieux vaut s'en tenir à ce qui est fait et abimer le parc.

Une seconde petite histoire, avec d'autres fonctionnaires qui pourraient être journalistes si cela leur était permis. On devait présenter à la télévision — ce n'est pas moins que François Mauriac qui me l'apprend — un débat sur l'affaire Dreyfus. Tout était prêt, les débats convoqués quand, brusquement et sans que personne en puisse connaître la raison, ce débat fut annulé. Le curieux c'est que François Mauriac s'en étonne alors qu'on n'a pas vu remuer la Ligue des Droits de l'Homme.

Encore une singulière affaire se-crète. L'Europe célèbre cette année le cinq centième anniversaire d'Erasmus, la plus haute et la plus internationale des figures de la Renaissance. Comme il se devait, la Bibliothèque nationale avait préparé, dès l'an dernier, une grande exposition documentaire. Il en fut comme du débat manqué sur l'affaire Dreyfus mais, cette fois, à un autre niveau et de grave conséquence quant à la prétention des pouvoirs de régénérer la culture. L'exposition n'aura pas lieu.

Pourquoi cette carence ? Nul ne le sait ni ne le saura, bien entendu. Erasmus fut un si curieux homme et un si rigoureux théologien, traînant l'Eglise avec ses évêques, ses cardinaux, ses papes, dans leurs saloperies sans qu'on l'ait, comme tant d'autres, assassiné, qu'il demeure une énigme inquiétante. On ne parvient pas à le définir et il est des gens pour penser qu'il fut Lucifer incarné. Ces mêmes gens ont pu obtenir, sans doute, qu'en ces temps où l'Eglise a tant de mal avec ses contestataires, on n'établât pas les savantes contestations d'Erasmus.

Il me reste à noter en quelques lignes un dernier fait. Ceux que je viens de dire, on les inscrira au compte du gouvernement. Mais au compte de qui inscrira-t-on la carence des partis et des parlementaires de la soi-disant opposition de gauche, lesquels n'ont pas ouvert la bouche ni même levé le doigt ?

On sait, bien sûr, que les sites ne votent pas, que les jeunes électeurs confondent Dreyfus et Du-fayel et qu'Erasmus, après tout, était un Hollandais. Mais quand même, les « gauchistes » des Universités n'auraient-ils d'autre ambition que de sortir bien moulés de l'E.N.A. ? Il est vrai que M. Mitterrand a d'autres soucis, occupé qu'il est à coudre ensemble les morceaux des gauches, des plus gauches, des moins gauches, des extrême-gauches d'extrême droite. Et puis, il est démocrate. Il a de la culture et il sait que dans démocrate il y a *demos* qui veut dire peuple et *crassus* qui veut dire en latin (les hellénistes me le pardonnent) exactement crasse épaisse. Nous sommes gréco-latins et nous comprenons que dans les officines politiques on donne à la démocratie le sens gréco-latin qui convient aux tripatouilleurs. Pour eux la démocratie, c'est l'art d'entretenir la crasse dans les cerveaux du peuple.

Ch.-Aug. BONTEMPS

Lutte de classes et solidarité biologique

LA nature est notre élément primordial et la société notre élément secondaire, autrement dit notre seconde nature. Pour s'associer en vue de triompher plus aisément d'un milieu qui eût tenu en échec leurs efforts individuels dispersés, les hommes n'ont eu qu'à suivre des instincts et à cultiver des facultés que la nature avait mis à leur disposition. Il n'y a donc pas entre société et nature l'antinomie essentielle que certains y ont cru voir ; et Rousseau ne s'est point contredit en joignant au culte de la nature le souci de régénérer la société.

Cependant, du point de vue de l'unité humaine, de la cellule pensante et agissante, il n'existe pas plus de contrat social que de pacte naturel, attendu que chacun de nous, jeté sur la terre sans pouvoir être consulté au préalable, est obligé de s'accommoder de la nature et de la société telles qu'elles sont, telles qu'il les trouve, et, le fabuliste l'a dit, « les plus accommodants, ce sont les plus habiles ». Chacun, en fait, s'y adapte plus ou moins bien selon les circonstances et son tempérament. L'habileté, à tout prendre, n'est pas l'unique vertu positive, et d'ailleurs il y a diverses façons d'être habile, le mot ayant plusieurs sens et la chose plusieurs aspects.

Certes, si l'homme ne s'était jamais adapté à la nature, il n'aurait pu survivre et ne se serait pas multiplié. On observe toutefois qu'il a continuellement œuvré pour la modifier à son profit. Il s'est aperçu qu'il s'adaptait mieux à la cabane qu'à la caverne, et dormait plus agréablement dans un lit de plume que sur le sol nu. Domestiquer les animaux pour substituer l'élevage à la chasse, cultiver les plantes afin de récolter chez soi ce qu'il devait jusque-là aller cueillir au prix de marches épuisantes, tels furent deux éminents progrès de la vie en société. Et ainsi de suite tout le long de l'évolution humaine. Aujourd'hui, la nature est dominée et soumise, et l'homme la tient tellement à sa merci qu'il risque maintenant de la tuer. On ne lit pas sans appréhension ce qu'écrivit à ce sujet A. Barbé dans une brochure récente (1), et l'on ne suit pas sans sympathie le mouvement déclenché par Georges Krassovsky (2) à partir de sa protestation courageuse à propos du massacre des jeunes phoques. Or l'homme se tuerait lui-même s'il tuait la nature. Ce ne serait plus un progrès que d'achever le déboisement des plaines, de pratiquer l'extermination des espèces sauvages, d'empoisonner l'eau, l'air, le sol ; ce ne serait plus un progrès, et cela équivaldrait à un suicide, si la surface de la Terre devait être non plus fécondée par l'homme mais rendue stérile à l'image de celle de la Lune, où rien ne vit ni ne croît.

De même qu'il ne transformait la nature que peu à peu, l'homme ne réformait la société que progressivement ; il fut d'ailleurs longtemps à ignorer que les structures sociales dans lesquelles il vivait étaient son œuvre ; il leur attribuait les mêmes origines divines et extra-terrestres qu'au monde qui l'entourait et aux phénomènes naturels dont il était le témoin. Néanmoins, là aussi, bien que les

plus accommodants passent pour être les plus habiles, il y eut des insatisfaits pour proposer, exiger ou entreprendre des changements ; tout un travail de contestation, de transgression, de réforme, a, petit à petit, avec par moments des à-coups et des sauts brusques, modifié les cadres et les règles de la société des hommes, afin de la rendre — comme la nature — moins farouche et plus hospitalière. De nombreux changements sont encore appelés et souhaitables, car la société telle qu'elle est ne donne intégralement satisfaction qu'à un petit nombre d'« accommodants » et d'« habiles », parmi lesquels il n'est même pas sûr que ceux qui bénéficient le plus de ses imperfections composent la majorité. De là à voter la mort de la société humaine, il y a une vaste marge, que seuls franchissent les nihilistes, s'il en reste, et quelques asociaux, ceux d'entre eux du moins qui sont désintéressés.

L'être doué de raison ne peut pas plus désirer la mort de la société que celle de la nature. Ce qu'il veut, c'est une société de moins en moins hostile au sein d'une nature de plus en plus accueillante.

L'un des aspects critiquables et choquants de la société telle que les hommes la trouvent aujourd'hui à leur naissance est sa division en classes.

Une minorité s'est emparée du sol au nom des dieux tout elle se prétendait issue ou bénie, réduisant la majorité à l'esclavage, puis au servage, qui n'était qu'un esclavage à peine adouci. L'épée aristocratique, censée protéger l'outil ouvrier et le trafic marchand, ne tarda pas à les rançonner tout en se souillant de massacre et de brigandage ; long déclin, interminable agonie des « sang bleu ». Après les civilisations patriciennes et nobiliaires vint la civilisation bourgeoise, qui remplaça le servage par le salariat. Cette mue avait été le fruit de deux phénomènes convergents : une révolution politique où le travail et l'argent l'avaient emporté sur les mérites perdus des preux dégénérés ; une révolution industrielle, qui déplaça la richesse, représentée de moins en moins par la terre nourricière et de plus en plus par les moyens mécaniques de production. Mais à travers ces divers avatars une constante se manifestait : la permanence de la division de la société en classes.

Et à travers cette division une lutte aux innombrables épisodes. D'abord entre ceux qui avaient tout et ceux qui ne possédaient rien ; ce fut la lutte de Spartacus au nom des esclaves, la lutte des bagaudes et des jacques au nom des serfs. Puis entre ceux qui avaient trop et ceux qui n'avaient pas assez, car la plupart de ces derniers avaient quand même fini par acquérir quelque chose, en dépit des spoliations et des exactions des privilégiés et de l'Etat ; ce fut la lutte de tous ces desperados du XIX^e siècle qui soulevèrent les deux prolétariats, l'industriel et l'agricole, Jacquou le Croquant dans les campagnes où brûlèrent les châteaux, l'ouvrier anonyme, multiforme et socialiste dans les villes où s'érigèrent pour la France les barricades de juin 48 et de mai 71.

La situation a beaucoup changé de nos jours, mais la division des hommes en classes demeure. Et tant qu'elle demeurera se perpétuera le double phénomène que nous avons observé dans la guerre entre les nations et les armées : la résistance et la collaboration. Un pays vaincu est occupé par la force militaire, courbé sous la loi martiale du vainqueur ; une classe économiquement et politiquement subjuguée est tenue en respect par la force policière et la loi civile de la classe détentrice du capital et du pouvoir ; ce sont là deux faits analogues, le premier de belligérance internationale, le second de colonialisme intérieur. A l'époque moderne, les deux classes antagonistes, cernées par des contours moins bien dessinés peut-être qu'autrefois à cause de la prolifération des sous-classes intermédiaires, ne cessent de s'affronter en une continue épreuve de force et de finesse où se négocient les variations successives de leurs conditions de coexistence, où alternent les phases innombrables de leur éternel conflit d'intérêts.

Cette lutte de classes trouve sa justification dans l'accaparement des richesses par une catégorie d'hommes dont il est impossible de fonder le droit naturel à en frustrer les autres hommes. Là où il n'y aurait plus de misère, cette lutte se poursuivrait malgré tout sur une lancée aussi irrésistible que celle qui, dit-on, résulte pour les mondes de l'explosion initiale d'où naquit l'univers ; elle tendrait désormais à une égalité économique sinon parfaite — rien d'humain ne l'est — du moins aussi proche de la perfection que la justice le permettrait. On ne peut guère ne pas prendre parti dans cette lutte ; celui qui s'en abstient est un partisan déguisé des iniquités ancestrales, gêné de les soutenir parce qu'elles lui nuisent, mais gêné aussi de les combattre parce qu'il espère être demain dans le camp de ceux qui continueront d'en profiter. Et pourtant, comme dans toutes les luttes, comme dans les guerres les plus inexorables et les plus sanglantes, la commune appartenance des exploités et des exploités à une même espèce, par-dessus les barrières sociales et malgré les irréductibles oppositions, fait apparaître le phénomène collaboration à côté du phénomène résistance, avec tous les louvoisements et tous les compromis qui s'échelonnent entre l'un et l'autre.

Même au temps le plus noir de la servitude prolétarienne et de la toute-puissance bourgeoise, au temps où, dépourvu de toute protection légale, le travailleur était encore un étranger dans le domaine ou dans la fabrique, y fût-il employé depuis cinquante ans, au temps où il était quelquefois renvoyé du jour au lendemain sans dédommagement dès qu'il avait cessé de plaire ou qu'il ne pouvait plus servir, même en ce temps-là il existait entre lui et ses maîtres le lien tenu mais fort d'un intérêt commun. Le patron se ruinait parfois par incompétence ou prodigalité, mais ce ne sont jamais les ouvriers qui ont mis en péril la prospérité des entreprises, bien qu'on les en ait accusés à l'occasion de grèves plus douloureuses pour eux que pour leurs employeurs. Les croquants ont brûlé

les manoirs des seigneurs, non les récoltes ; les communards ont incendié les palais, non les usines. Au plus fort des luttes entre classes, aux heures les plus exaltées des fidélités révolutionnaires, les travailleurs ont sauvé-gardé des intérêts et des biens qui étaient les biens et les intérêts de tous, les leurs et ceux de leurs patrons, alors que ceux-ci en revendiquaient pour eux seuls la jouissance, le profit et la responsabilité.

C'est que le sublime enseignement de Kropotkine, ce prince qui prit le parti des pauvres, correspond à la réalité, qui est qu'une solidarité biologique unit suprêmement toutes les créatures, même irrémédiablement opposées. De même que la force centrifuge et la force centripète sont deux aspects divers d'une même énergie dans les jeux obscurs de la matière brute, de même le phénomène lutte et le phénomène entraide sont deux mouvements parallèles et simultanés de l'instinct animal et de l'intelligence humaine dans la compétition sélective des êtres vivants.

Le Noir et le Blanc, le capitaliste et le prolétaire, le communiste et le fasciste, peuvent, à la faveur des luttes raciales, sociales, politiques, s'opposer, se combattre, s'entr'égorger, ils n'en sont pas moins liés par une solidarité biologique qu'attestent et confirment la science et la raison : les uns comme les autres, quelque différents qu'ils soient sous le rapport de la formation idéologique, du degré de fortune ou de la couleur de peau, ils sont le même produit de l'enfantement de la nature, justiciables au même titre de ses lois : l'arsenic les tue, la pénicilline les guérit.

Au lieu de l'antique et trompeuse identité du pauvre et du riche unis dans le corps mystique du Christ et le même amour de Dieu, vieille duperie qui ne fit que reconduire d'âge en âge la misère en entretenant de vaines espérances et de benoîtes résignations, nous devons faire ressortir en pleine lumière et clamer de toute notre voix la solidarité biologique des hommes, qui les condamne à l'entraide au sein même de leurs luttes, à la collaboration jusque dans le feu de leurs résistances. Elle illustre et annonce une sorte de fatalité imposée par la nature, bien au-dessus

de contingences que seule une vision fragmentaire des choses place au premier plan.

Mais, soit dit sans démagogie, cette solidarité, qui l'a rompue ? qui l'a bafouée ? qui l'a trahie ? Qui, sinon ceux qui, des patriciens aux barons, des barons aux bourgeois, et des bourgeois aux technocrates (conservateurs ou marxissants), ont fondé, affermi, soutenu, des privilèges de classe, ou qui s'en sont accommodés ? La solidarité humaine, ce sont eux — les accapareurs particuliers et les mauvais gérants de la richesse publique — qui l'ont violée, et qui toujours la violent, justifiant ainsi la lutte contre leur classe, la lutte contre eux. Quiconque admet la société inégalitaire, ses structures et ses prétextes, et s'y trouve à l'aise sans complexe et sans remords, celui-là place l'intérêt d'une classe d'hommes au-dessus de l'intérêt des hommes, et brise la solidarité biologique qui sera le fondement de la morale de demain. Il rend inévitable et nécessaire la lutte que les classes frustrées soutiennent pour assurer leurs droits à partir d'une solidarité apparemment réduite à leurs propres éléments, mais que chacune de leurs conquêtes élargit peu à peu en direction d'une solidarité plus vaste, la lointaine solidarité sans classes ni frontières dont ont rêvé les fondateurs des internationales créées pour que la victoire du travail mène à l'union du genre humain.

P.-V. BERTHIER

(1) Cette brochure, *Où va notre civilisation*, « pamphlet pessimiste », est à demander à A. Barbé, l'Attache, 14-Falaise, contre 3 F au C.C.P. 162-11 W Rouen. — (2) *Esprit libre*, édité par Georges Krassovsky, 7, rue Boucicaut, Paris (15^e).

UN TRACT

Notre camarade André Chalard, secrétaire du comité « Action pour l'abolition de l'esclavage », nous avise que cet organisme vient d'éditer un tract en vue de développer encore la propagande engagée par ce comité depuis déjà de longues années. Nous sommes sûrs que nombreux seront nos lecteurs qui répondront à l'appel de Chalard en lui passant, au plus tôt, des commandes de ce manifeste : les cent exemplaires : 3 fr. 50. — CCP Chalard Paris 18940-86.

UN ANNIVERSAIRE A CELEBRER HAUTEMENT

C'est l'anniversaire qui commémorera le centenaire de la naissance d'Eugène Humbert — mort dans la prison d'Amiens, sous les bombardements —, qui pendant plus de trente ans mena, avec sa compagne Jeanne Humbert, dans « Génération consciente » et la « Grande réforme », le combat pour l'initiation sexuelle, l'éducation sexuelle, la limitation des naissances, créant ainsi en France un mouvement qui devait porter ses fruits, puisque, il faut bien le dire, le Planing familial n'a pu aboutir aux résultats que l'on connaît que grâce à l'action menée par ces deux militants, aidés bien sûr par une pléiade de dévoués camarades.

A l'effet de célébrer cet anniversaire, une conférence aura lieu, organisée par les « Amis de Sébastien Faure », le dimanche 11 janvier, à 14 h. 30, salle de la Maison Verte, 127 rue Marcadet (18^e). Jeanne Humbert elle-même parlera de tout ce passé et bien sûr de son cher disparu, ainsi que de toutes les questions qu'ils débattirent hier et qui sont encore aujourd'hui à l'ordre du jour.

Les lecteurs de « Liberté » sont spécialement invités à cette réunion qui les intéressera, nous en sommes sûrs, au plus haut point.

Entrée gratuite.